

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Neil Bissoondath, Elena Botchorichvili, Eric Wright

Hélène Rioux

Number 124, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36607ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rioux, H. (2006). Neil Bissoondath, Elena Botchorichvili, Eric Wright. *Lettres québécoises*, (124), 31–32.



☆☆☆ 1/2

Neil Bissoondath, *La clameur des ténèbres*
(traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné),
Montréal, Boréal, 2006, 474 p., 29,95 \$.

Une île sous les tropiques

Nous sommes sur une île, quelque part au large de l'Inde. Comme c'est souvent le cas, le Nord du pays semble relativement développé, tandis que le Sud, peuplé ici de rikshas — autant dire de parias —, vivote dans la misère, tant morale que physique.

La guerre civile dévaste depuis des années cette région : une base militaire s'y est installée et tente, sans vraiment y parvenir, de tenir en respect les révolutionnaires embusqués dans la jungle. Les escarmouches ne sont pas rares, et c'est bien sûr la population civile — innocente, tenue en otage — qui paie les pots cassés.

La clameur des ténèbres, le plus récent roman de Neil Bissoondath, a pour cadre le village d'Omeara, dans la zone défavorisée de l'île. Il met en scène Arun, un jeune instituteur handicapé, issu d'un milieu bourgeois, qui a renoncé à son héritage — en l'occurrence, succéder à son père à la tête de l'entreprise familiale, une imprimerie — pour aller enseigner là-bas. Une décision qui, cela va sans dire, consterne son entourage. Mais Arun est mû par un idéal, il a des principes — ou des illusions. Il veut faire sa part pour aider cette fraction oubliée de la population à sortir du marasme. Bref, il a soif de se consacrer à une noble cause.

Dans le train qui l'amène vers le Sud, il fait la connaissance de Seth, l'aide de camp du major général de la base — sans illusions, lui.

La nuit est tombée depuis longtemps quand Arun arrive au village. Chez lui, l'électricité a été coupée et il découvre dans le noir le misérable logement de fonction qui lui est octroyé : des murs de mâchefer, un plafond en tôle ondulée, un petit lit de camp, un fauteuil usé à la corde, une table et sa chaise de bois, un poêle à gaz sans bonbonne, un évier équipé d'un robinet de plomb d'où coule une eau rouillée, le tout dégagant des relents de moisissure et d'humidité. Davantage un terrier qu'une maison, selon l'expression de Seth, et c'est là que le jeune homme, désormais privé de tous ses repères, devra vivre.

Le lendemain matin, il découvre le village morne, puis l'école, à peu près aussi délabrée et déprimante que son logis. Déserte. Après quelques heures, les élèves se présentent enfin, un à un, traînant les pieds. Les uns sont muets, d'autres ont une main coupée, tous sont hébétés, analphabètes, presque hostiles. Il a hérité des éclopés, des mutilés, des inaptes au travail, ces victimes innocentes dont j'ai parlé plus tôt, et dont il apprend graduellement la tragique histoire. Les enfants

valides n'ont pas de temps à consacrer aux études : ils sont aux champs et donnent un coup de main à leurs parents.



On l'avait averti : à Omeara, les instituteurs ne restent pas. Arun comprend maintenant pourquoi, mais il refuse de se laisser abattre et se cramponne à la mission qu'il s'est donnée. Au fil des jours, il se lie d'amitié avec quelques habitants du village — le boucher, sa femme murée dans le silence à la suite d'un malheur familial, leur fille Anjani, et Kumarsingh, propriétaire de l'unique taxi, rêvant d'ouvrir des cinémas en plein air. Seth rend à l'occasion visite au maître d'école, le major l'invite à dîner au mess des officiers. Quelques enfants apprennent à lire et à écrire, d'autres demeurent obstinément fermés.

Incapables d'apprendre ? Ou dénués d'espoir, sachant d'entrée de jeu qu'il n'y a et n'y aura jamais de place pour eux sur l'île, que tout cela n'est qu'une mascarade ? La vie se poursuit cahin-caha, ponctuée de drames. Des bombes explosent sans qu'on sache vraiment pourquoi, des corps — ou ce qu'il en reste — sont jetés dans des fosses communes. De lourds ou honteux secrets sont dévoilés. La vie continue, une vie dont le sens échappe pourtant à Arun. Mais les massacres, les vies sacrifiées, le fanatisme ont-ils seulement un sens ?

Pour Arun, ce séjour à Omeara constituera une sorte de parcours initiatique. Il ne s'en sortira pas indemne. Le lecteur non plus.

Cette lecture, disons-le, n'a rien de réjouissant. Une atmosphère de fin du monde plane sur l'ensemble. On s'attache bien sûr aux personnages, Arun l'idéaliste si émouvant, Kumarsingh l'indéfectible optimiste,

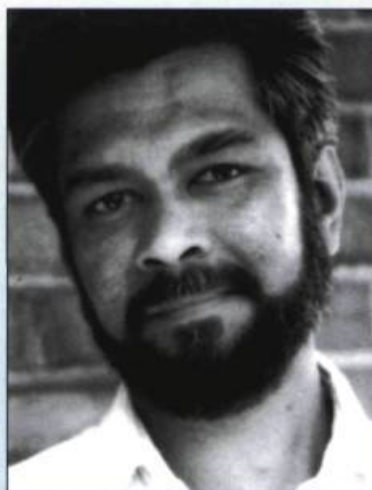
Anjani la rebelle fantasque, ses parents généreux, mais brisés, Shanti, l'élève prometteuse. On avance lentement dans l'intrigue, avec l'impression, à chaque pas, de s'enliser davantage. Un climat étouffant, oppressant. Chaque détail qui nous est donné sur le passé des personnages obscurcit encore la scène. Mais est-ce plus réjouissant de lire le journal, de regarder défiler les horreurs quotidiennes aux actualités télévisées ?

Neil Bissoondath nous brosse avec cet excellent roman un portrait étonnamment lucide de notre réalité. Un portrait désenchanté, très sombre. Et on a beau s'attendre au pire, la conclusion nous prend par surprise.

C'est donc une île, au large de l'Inde. Ce pourrait être un paradis, avec ses fleurs, ses fruits, sa mer, son soleil ; c'est presque l'enfer. L'espoir est là pourtant — à peine, une lueur qui clignote de plus en plus faiblement au bout du long tunnel.

Une île imaginaire. Imaginaire ? Pas tant que ça, hélas !

La clameur des ténèbres est un roman intelligent et sensible, bien servi par la traduction soignée de Lori Saint-Martin et de Paul Gagné.



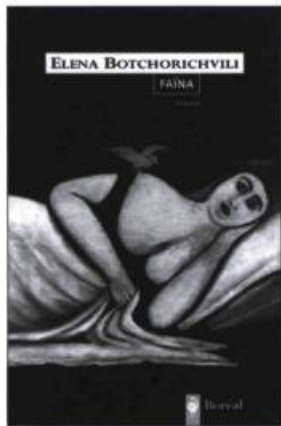
NEIL BISSOONDATH

☆☆☆ 1/2

Elena Botchorichvili, *Faïna*
(traduit du russe par Carole Noël),
Montréal, Boréal, 2006, 108 p., 17,95 \$.

Un pays qui n'existe pas

Avec *Faïna*, son troisième (très court) roman, Elena Botchorichvili nous entraîne dans une sorte de ballet surréaliste.



Des personnages surgissent — des jeunes filles cherchant mari, des jeunes hommes cherchant femme, des femmes écartelées pour avorter sur une table de cuisine, d'autres allongées nues sur un piano à queue —, ils font un tour de piste et puis s'en vont.

Faïna, surnommée Fafotchka, ou parfois Fidji, est une de ces jeunes filles, « belle comme une fleur », qui rêve d'amour. « Que le fiancé arrive sur un cheval blanc ou, bon d'accord, à pied, mais que ce soit un mariage d'amour. » (p. 79)

Comme l'auteure l'affirme elle-même en quatrième de couverture, « cette histoire se déroule dans un pays qui n'existe pas. L'Union soviétique a coulé comme le *Titanic*... » et nous continuons de nager vers l'épave « pour regarder la vie à travers ses hublots ».

Il y a des mariages et des enterrements au cours desquels on mange, on boit, on chante, on pleure beaucoup. Il y a la guerre d'où certains reviennent et d'autres pas. Des fiancés qui se succèdent dans la vie de Faïna, des hommes qui se succèdent à la tête du parti communiste et ne sont pas de taille,



ELENA BOTCHORICHVILI

et il y a un empire qui sombre inexorablement. Encore un climat de fin du monde, comme chez Bissoondath, mais avec beaucoup plus de bruit et de couleurs. Un feu d'artifice, vraiment. Ce qu'on appelle l'âme slave vibre du début à la fin. On croirait voir couler l'admirable paquebot pendant que sur le pont un orchestre — tzigane, bien entendu —, joue *Les yeux noirs*.

On pense souvent à Tchekov, pour la tendresse, et à Gogol, pour la dérision. Et à Nina Berberova, pour les deux.

Un roman rafraîchissant, étonnant, poétique, que la traduction de Carole Noël rend avec brio.

☆☆ 1/2

Eric Wright, *Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard*
(traduit de l'anglais par Isabelle Collombat),
Québec, Alire, 2006, 256 p., 12,95 \$.

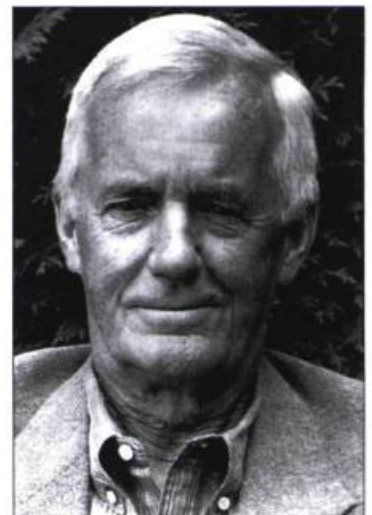
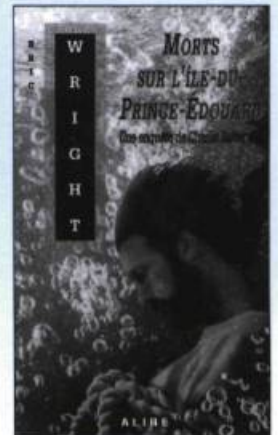
Vacances à l'Île-du-Prince-Édouard

Nous avons fait la connaissance de l'inspecteur torontois Charlie Salter dans *La nuit de toutes les chances*, titre paru chez Alire en 2004.

Dans ce nouveau roman d'Eric Wright, Salter passe comme chaque année ses vacances à l'Île-du-Prince-Édouard avec sa famille. Cette fois, une amie déprimée de sa femme les accompagne. Elle s'appelle Sheila et elle a le don de tomber sur les nerfs de Salter. Il prend son mal en patience en allant à la pêche et en jouant au golf. Des cambriolages perpétrés ponctuellement, puis le meurtre d'un voisin, Clive Elton, viennent rompre la monotonie des jours, car la police locale lui demande de participer officiellement aux enquêtes.

Nous apprenons bientôt qu'Elton avait été mandaté par le beau-père de Salter pour authentifier le grand sceau d'argent de l'île, disparu depuis des siècles et miraculeusement retrouvé grâce à un antiquaire de Toronto. Quelques personnages hauts en couleur vont et viennent : le marchand de poulets, surnommé « l'homme-lave » à cause de son aspect particulièrement repoussant, et Jim Brady, menuisier et don Juan à la petite semaine. L'intrigue se resserre quand on repêche le cadavre de ce dernier au large de l'île. Les deux meurtres sont-ils liés ? Et sont-ils liés aux cambriolages ?

Un polar honnête, mais guère palpitant. Trop de longueurs, de digressions, de personnages secondaires inutiles ralentissent l'intrigue déjà bien maigre, plutôt mal ficelée.



ERIC WRIGHT